



**10e symposium annuel LaFontaine-Baldwin
Toronto, Canada**

Discours de Son Altesse l'Aga Khan

15 octobre 2010

La très honorable Adrienne Clarkson
M. John Ralston Saul
Invités de marque
Mesdames et messieurs

Lorsque j'ai été invité à donner la conférence de ce symposium LaFontaine-Baldwin, ce fut pour moi un grand honneur et j'ai éprouvé beaucoup d'émotion. C'est également un grand plaisir de se retrouver parmi de si nombreux amis tant anciens que nouveaux, ici à Toronto – et je suis particulièrement heureux d'avoir été présenté si chaleureusement ce soir par mes bons amis John Ralston Saul et Adrienne Clarkson. Je me sens profondément reconnaissant de cette très aimable invitation et de votre généreux accueil.

Quand j'ai reçu l'invitation, j'ai d'abord été profondément honoré, mais par la suite, j'ai aussi été un peu intimidé. J'étais impressionné par le prestigieux historique des conférences, par les contributions des neuf derniers conférenciers, et par l'emphase de la conférence sur la culture civique du Canada.

Vous savez peut-être que mes liens étroits avec le Canada remontent à près de quatre décennies, quand des milliers de réfugiés asiatiques provenant de l'Ouganda, parmi lesquels se trouvaient de nombreux Ismailis, ont été si généreusement accueillis au sein de cette société. Ces liens se sont consolidés à travers la coopération entre notre Réseau Aga Khan de développement (Réseau) et diverses institutions canadiennes. Par exemple, il y a quatre ans, le Centre mondial du pluralisme s'est établi à Ottawa. Et la semaine dernière, j'ai eu l'occasion d'y présider une réunion du conseil d'administration hautement productive.

Plus tôt cette année, nous avons également célébré ici à Toronto la Cérémonie de fondation du Musée Aga Khan et d'un nouveau Centre ismaili. Il y a donc de puissants souvenirs, d'il y a quatre décennies, quatre ans et même quatre mois, qui me lient de près au Canada.

J'ai aussi été profondément touché par le cadeau extraordinaire que m'a fait le Canada en me nommant citoyen d'honneur.

Je me suis toujours senti chez moi lorsque je viens au Canada, mais jamais autant que depuis cet honneur. Et si j'ai ressenti une certaine nervosité en acceptant l'invitation de ce soir, elle a considérablement diminué grâce au fait que je peux maintenant affirmer, bien qu'en toute modestie, que je suis Canadien!

Je remercie tous ceux qui sont présents à cette conférence, ainsi que ceux qui la regardent ou l'écoutent d'ailleurs. Je suis conscient que c'est une soirée automnale occupée. D'abord, l'équipe invaincue des Maple Leafs ne joue-t-elle pas à la télévision en ce moment même?

Mes amis canadiens aiment me parler du temps où les éliminatoires de la Coupe Stanley battaient leur plein, et qu'un monsieur avait pris sa place dans la première rangée du stade, laissant le siège adjacent inoccupé. Son voisin lui a demandé pourquoi une si bonne place à un événement si important était libre. L'homme lui a alors expliqué que c'était habituellement la place de sa femme, mais qu'elle était décédée. Après lui avoir exprimé ses condoléances, le voisin lui a demandé si un membre de sa famille, ou un autre ami aurait pu utiliser le billet. L'homme lui a répondu : « Non, ils sont tous aux funérailles ».

Le sujet de la conférence de ce soir, le pluralisme, ne soulève peut-être pas autant d'émotions que la Coupe Stanley, mais pour moi, c'est un sujet d'une immense importance.

L'une des raisons, sans aucun doute, est que le peuple ismaili constituent depuis longtemps de petits groupes établis un peu partout au sein de vastes sociétés et partageant leur expérience. De plus, mon intérêt de toujours envers le développement a dirigé mon attention sur le défi de la diversité sociale. J'ai voulu démarrer le Centre mondial du pluralisme parce qu'à mon sens, il n'y avait encore aucune institution vouée à la question de la diversité dans notre monde. Et l'expérience nationale du Canada faisait de ce pays le foyer naturel de cette initiative.

Le Centre prévoit, évidemment, engager des chercheurs experts pour l'aider à effectuer son travail. Ces plans me rappellent un cadre en « réflexion » qui s'est retrouvé dans une montgolfière, flottant dans le ciel sans but précis. (Je soupçonne que c'était le président!) Alors qu'il voltigeait en haut, il a appelé un homme qui se trouvait sur le sol : « Pouvez-vous me dire où je suis? » L'homme lui a répondu à quelle longitude, latitude et altitude il se trouvait. « Merci, a répondu le président, c'est intéressant, vous devez être un professeur! » « Pourquoi dites-vous cela? », l'homme au sol a-t-il demandé. « Et bien, répondit le président, vous venez de me donner beaucoup d'informations précises, qui sont certainement justes, mais qui ne me servent à rien. »

L'homme au sol a répliqué : « Et vous devez être un cadre. » « Comment le savez-vous? », a demandé le pilote de montgolfière. « Et bien, a dit l'homme, vous ne savez pas où vous êtes, ni où vous allez. Vous avez réussi à vous rendre où vous êtes grâce à beaucoup d'air chaud. Et vous vous attendez à ce que les gens en dessous de vous règlent vos problèmes! »

Je suis certain que cette histoire ne dépeindra PAS l'œuvre du Centre.

Ce soir, j'aimerais vous parler de trois choses, en commençant par la longue histoire du pluralisme dans notre monde. Deuxièmement, je vous parlerai de l'intensification extrême de ce défi à notre époque. Et troisièmement, du chemin devant nous et de la meilleure manière d'affronter ce défi.

I. LE PASSÉ : LE PLURALISME DANS L'HISTOIRE

A. Débuts

Je commence par noter que le défi du pluralisme est aussi vieux que la civilisation humaine. L'histoire est remplie de modèles instructifs de succès et d'échecs dans la manière de composer avec la diversité humaine.

En jetant un regard sur l'histoire, je m'apprête à faire quelque chose d'inattendu venant d'un diplômé de l'Université Harvard, soit citer un professeur affilié à « l'autre...école » de la Nouvelle-Angleterre, une place qui s'appelle... Yale.

Vous vous souvenez peut-être de la manière dont le Président Kennedy, lorsqu'il a reçu un diplôme honorifique de Yale, a noté qu'il avait maintenant le meilleur des deux mondes : un diplôme de Yale et une éducation de Harvard!

J'essaie peut-être de récolter un certain avantage semblable ce soir en mentionnant mes études à Harvard tout en citant un professeur de Yale.

Amy Chua, de l'École de droit de Yale, a récemment émis un avertissement persuasif à propos du déclin et de la chute des empires dominants de l'histoire. Leur dégringolade, dit-elle, découle de leur inclinaison envers l'intolérance et les attitudes exclusives.

Le succès naissant de ces soi-disant « hyper pouvoirs » reflétait leurs politiques pragmatiques, inclusives, mettant à contribution les talents d'un vaste éventail de gens. Elle cite même des exemples : de la Perse ancienne aux États-Unis modernes, de la Rome ancienne et de l'empire des Tang en Chine, aux empires espagnol, néerlandais et britannique. Dans chacun des cas, le pluralisme a été une variable cruciale.

Peut-être savez-vous que, dans les temps anciens, la perception commune était que la nature avait séparé la race humaine en peuples distincts. Aristote a été parmi les premiers à rejeter de telles distinctions arbitraires et à conceptualiser la race humaine en tant que tout unique. Il est intéressant de noter que son jeune élève, imprégné de cette notion, s'avère être Alexandre le Grand, dont l'empire international a été animé par cette nouvelle perspective intellectuelle. Et dans le même ordre d'idées, l'empire romain a initialement prospéré en étendant le concept de citoyenneté romaine à des peuples distants et grandement disparates.

Mais même alors que l'Europe s'est fragmentée après la chute de Rome, une autre histoire de succès est née en Égypte. J'ai un intérêt particulier pour cette histoire puisqu'elle concerne mes ancêtres, les califes fatimides ayant fondé la ville due Caire il y a 1 000 ans. Eux-mêmes étaient shiites dans une culture essentiellement sunnite, et pendant près de deux siècles, ils ont dirigé une forte société pluraliste, accueillant une variété d'interprétations de l'islam ainsi que les peuples d'origines chrétienne, juive et autres.

Dans le même ordre d'idées, sur la péninsule ibérique, entre le 8e et le 16e siècle, les cultures musulmanes, chrétiennes et juives ont interagi avec créativité dans ce qui était

alors nommé al-Andalus. Remarquablement, ceci a duré pendant près de sept siècles, soit plus longtemps que le temps qui a passé depuis sa chute.

Le déclin d'al-Andalus est survenu alors qu'un nouveau vent de nationalisme s'est levé en Europe, propulsé par ce que les savants ont nommé la « communauté imaginée ». Là où le loyalisme local et tribal avait jadis dominé, les identifications nationales étaient en plein essor.

Comme nous le savons, ces rivalités nationalistes ont fini par exploser en guerre mondiale. L'émergence après-guerre de l'Union européenne est une réponse à cette histoire, tout autant que les regroupement régionaux de l'Asie du Sud-Est, de l'Asie centrale, de l'Amérique latine, de l'Afrique de l'Est, testent le potentiel d'une coopération pan-nationale.

B. Le Canada et le pluralisme

Ceci m'amène à l'histoire du Canada, si fondamentalement forgée par deux cultures européennes. Cet héritage double a déjà été une faiblesse apparente, mais s'est transformé en grande force grâce à des leaders comme LaFontaine et Baldwin, ainsi que tous ceux qui ont contribué à la Charte des droits et libertés en 1982, et tant d'autres ayant contribué à un processus long et progressif.

Ce processus s'est élargi au cours du temps pour inclure un vaste éventail de peuples, les Premiers peuples, et les Inuits, et une foule de groupes de nouveaux immigrants. Je suis impressionné par le fait que près de 44 pourcent des Canadiens aujourd'hui ne descendent NI des Français, NI des Britanniques. On me dit qu'en fait, une cérémonie typique de citoyenneté canadienne peut maintenant inclure des gens de deux douzaines de pays différents.

Il est certain que la vision que je décris est parfois remise en question et encore incomplète, comme les Canadiens aiment à le reconnaître. Mais elle est néanmoins un atout d'une immense valeur pour le monde entier.

C. Le monde en développement

Permettez-moi maintenant de me tourner vers le monde en développement, où le défi de la diversité est souvent le difficile problème de notre Réseau de développement.

Cet héritage a partiellement été façonné par des influences européennes. Au 19^e siècle, par exemple, la compétition économique européenne était parfois projetée dans les divisions du Moyen-Orient, incluant l'alliance des maronites et de la France, et celle des druzes avec les Britanniques. Parallèlement, en Afrique et ailleurs, les politiques coloniales de l'Europe accentuaient bien souvent la division, tant par l'utilisation de stratégies visant à diviser pour mieux régner, que par l'imposition de frontières nationales arbitraires, oubliant souvent les réalités tribales.

Selon moi, l'Occident continue par moment de mal interpréter de telles complexités, incluant l'immense diversité au sein du monde musulman. Souvent aussi, les programmes

occidentaux d'aide au développement assument que la diversité est principalement un phénomène urbain ne tenant pas compte de l'immensité et de la complexité des régions rurales. Néanmoins, c'est dans les campagnes que les divisions ethniques peuvent être les plus conflictuelles, comme on a pu le constater au Rwanda et en Afghanistan, et où le développement efficace pourrait prévenir l'explosion.

Je me souviens d'une visite que j'ai faite il y a près d'un demi siècle, en 1973, à Mindanao, la seule partie des Philippines n'ayant jamais été gouvernée par l'Espagne. Elle accueille une minorité islamique importante et même à cette époque, j'ai été frappé par la façon dont les différences religieuses se reflétaient dans les disparités économiques.

Depuis cette visite, ce qui était prévisible arriva, et l'injustice économique et la suspicion culturelle se sont alimentées réciproquement. La question est de savoir comment briser le cycle, bien que le gouvernement philippin s'attaque maintenant à la situation. Mais quand l'histoire permet à de telles situations de couvrir, il devient de plus en plus difficile d'y remédier.

La nature co-dépendante du dénuement économique et de la diversité ethnique est évidente presque partout en Asie et en Afrique. Et la majorité de ces pays sont mal préparés pour faire face à de tels défis. La légitimité des valeurs pluralistes, qui fait partie de la psyché sociale de pays comme le Canada ou le Portugal, où tant d'Ismailis vivent maintenant, est souvent absente dans le monde en développement.

Je pense maintenant particulièrement à l'Afrique. Le plus grand pays du continent, le Niger, comprend quelques 250 groupes ethniques qui sont souvent en conflits. Dans ce cas, de vastes réserves de pétrole, jadis sources d'espoir, sont devenues sources de division. On pourrait se demander ce qui pourrait arriver dans d'autres pays, comme en Afghanistan par exemple, si l'immense richesse souterraine devenait un moteur économique.

La leçon à retenir : un avantage économique peut parfois apaiser les tensions sociales, mais les divisions sociales et culturelles peuvent saper la promesse économique.

D. L'Asie central

L'Asie centrale mérite également notre attention ce soir. Les activités de notre Réseau y comprennent l'Université de l'Asie centrale, fondée il y a dix ans, qui a désormais des campus au Kazakhstan, au Kirghizistan et au Tadjikistan.

Vous vous souviendrez la vague de violence interethnique au Kirghizistan en juin dernier, causant la mort de milliers de personnes et laissant des centaines de milliers de personnes sans abris. Et pourtant, cette région des hautes montagnes a traditionnellement été un lieu d'échange culturel vivant, au temps de la Route de la soie, et l'un des premiers carrefours commerciaux de l'histoire.

La violence ayant éclaté entre les communautés kirghizes et ouzbèkes avait des racines entremêlées. Les Kirghiz, traditionnellement nomades, ont été forcés au cours du dernier siècle de s'établir sur les fermes collectives soviétiques avec de nouveaux arrivants russes.

Les tensions se sont accumulées, particulièrement avec les Ouzbeks qui étaient établis de puis plus longtemps, et les conditions économiques difficiles ont alimenté la détresse.

Le Kirghizistan, avec le Tadjikistan, est l'un des deux pays les plus pauvres à sortir de l'ancienne Union soviétique. Mais les raisons économiques ne sont pas seules responsables de ses tragédies. Les observateurs avaient noté depuis longtemps l'absence de contact interculturel au Kirghizistan, la faiblesse des institutions, tant au niveau gouvernemental que dans la société civile, et un système d'éducation en échec.

Un autre élément de l'équation était l'indifférence de la communauté internationale qui, en effet, reflète une quasi-totale ignorance à propos de l'Asie centrale.

Le résultat était une société prête à exploser au contact de n'importe quelle étincelle. On a beaucoup débattu de la manière dont cette étincelle a d'abord été produite. Mais les questions fondamentales concernent les préconditions périlleuses à la violence, et de la possibilité de mieux les identifier et de les régler.

Parallèlement, un esprit d'espoir persiste, même dans ce contexte trouble. Peu après la violence, un référendum public a approuvé des réformes constitutionnelles qui pourraient ouvrir une nouvelle ère de progrès.

E. D'autres exemples provenant des pays en développement

Le référendum de cet été au Kirghizistan a été suivi un mois plus tard par un référendum semblable au Kenya. J'ai passé une partie de mon enfance au Kenya et notre Réseau y est très actif. C'est donc rempli de tristesse que nous avons vu le Kenya aux prises avec des guerres tribales suite aux élections contestées de 2007. Dans le cas du Kenya, les institutions de la société civile ont eu un rôle principal dans le règlement du conflit. L'un des résultats a été, en août dernier, l'appui du public envers une nouvelle constitution par un raton de deux pour un. Comme les réformes au Kirghizistan, elle comprend une dispersion dramatique du pouvoir national et présidentiel.

De tels moments nous rappellent que l'espoir peut parfois naître de la désolation. Je pense à d'autres pays d'Afrique, comme le Mozambique, qui a également trouvé une plus grande stabilité après une longue période de guerre.

Je pense aussi à l'Indonésie, qui est sortie de son expérience du colonialisme radicalement fragmentée tant ethniquement que géographiquement. Sa réponse comprend un système d'éducation orienté sur la nation, enseignant une langue nationale partagée. Mais nous devons faire preuve de prudence en tirant des conclusions. D'autres tentatives d'utiliser une seule langue comme source d'unification, comme par exemple, l'urdu, le swahili ou le bengali, ont parfois fini par séparer les peuples des principaux courants de progrès.

La question de la langue est très délicate, comme le savent bien les Canadiens. Et l'une des vérités centrales du pluralisme est que ce qui fonctionne bien dans un contexte peut fonctionner différemment dans d'autres contextes.

L'Afghanistan en est un exemple typique. Contrairement aux endroits où le nationalisme inflexible peut être un problème, l'Afghanistan souffre de la condition opposée : une incapacité d'imaginer, sans parler de créer, un concept élargi d'esprit national. L'une des principales leçons de l'histoire, ancienne ou récente, est qu'il n'existe pas de solution unique à tous les problèmes.

II. LE PRÉSENT : INTENSIFICATION ET URGENCE

Maintenant, permettez-moi de passer à mon deuxième sujet important, l'intensification actuelle du défi du pluralisme, et le sentiment d'urgence qui s'y rattache.

Manifestement, les défis posés par la diversité s'accumulent. Les nouvelles technologies signifient que les gens se croisent et communiquent plus que jamais auparavant. Les migrations humaines massives font partie de l'histoire : les deux tiers de la récente croissance démographique dans les 30 plus grands pays de l'OCDE résultent de migrations hautement diversifiées. Parallèlement, les technologies de la communication signifient que même ceux qui vivent à l'autre bout du monde sont aussi proches de nous que ceux qui vivent de l'autre côté de notre rue.

La variété n'est pas seulement plus disponible, elle est presque inévitable. Les différences humaines se côtoient avec plus de proximité, et d'intensité. Ce qui était jadis hors de notre vue est désormais juste à côté de nous et, de fait, pour utiliser une expression populaire : « nez à nez ».

Presque tout semble maintenant « diffusé » mondialement. Les gens et les images, l'argent et le crédit, les biens et les services, les microbes et les virus, la pollution et l'armement, le crime et la terreur. Mais rappelons-nous que des impulsions constructives peuvent également se réaliser plus facilement, comme elles le font lorsque les organisations internationales collaborent au-delà des frontières.

Le défi de la diversité est désormais un défi mondial, et la manière dont nous y répondons aura des conséquences mondiales.

Le stress économique et la fragilité de l'environnement ont intensifié davantage les difficultés, tout comme l'a fait le déclin de l'ordre politique bipolaire. On a déjà dit que la fin de la guerre froide signifiait la « fin de l'histoire ». En fait, le contraire a été vrai. L'histoire a repris pour de bon dans les années 1990, alors que d'anciennes passions tribales ont refait surface.

Parallèlement, la manière dont nous communiquons les uns avec les autres est radicalement transformée. Et plus de communication n'a pas signifié plus de coopération. Plus d'informations a abouti à plus de MÉSinformation – plus d'images superficielles, plus de bribes d'informations prises hors contexte. Et cela signifie également plus de DÉSinformation volontaire, pas seulement des divergences d'opinion, mais des distorsions de faits. L'ouverture d'Internet permet aux informations fractionnelles de voyager aussi

loin et aussi rapidement que l'information fiable. Il n'y a virtuellement aucune frontière à traverser et toute personne, qu'elle soit responsable ou non, peut jouer le jeu.

Les nouvelles technologies numériques équivalent à un plus grand accès, mais à moins de fiabilité. L'avènement d'Internet et l'omniprésence de la téléphonie mobile sont si prometteurs! Comme l'ont jadis été la télévision et la radio, précédées par le télégraphe, précédé de la presse imprimée. Cependant, chacune de ces percées, bien qu'elles en relient plus d'un, sont également utilisées pour approfondir les gouffres culturels.

Les technologies, après tout, ne sont que des instruments pouvant être utilisés de manière positive tant que négative. La manière dont nous les utilisons, à chaque époque et dans chaque culture, ne dépend pas de ce qui se trouve dans nos ordinateurs, mais dans nos têtes, et dans nos cœurs.

Il n'a jamais été aisé pour personne de vivre ensemble, et je ne suis pas de ceux qui croient en une certaine prédisposition naturelle de l'Homme à accueillir l'étranger. Balayer les incompréhensions superficielles ne suffira pas à faire fleurir spontanément l'esprit d'accommodement.

Tel que l'a exprimé Adrienne Clarkson dans son discours en 2007, nous ne pouvons pas compter sur le « pouvoir de l'amour » pour régler nos problèmes, malgré toute l'importance de cette qualité. Notre défi consiste en partie, le dit-elle, à apprendre à vivre et travailler avec des personnes que nous n'apprécions pas particulièrement!

Pour réussir, nous aurons besoin de faire des efforts concertés et délibérés pour bâtir des institutions sociales et des habitudes culturelles qui tiennent compte de la différence et qui perçoivent la diversité comme une opportunité plutôt que comme un fardeau. J'ai mentionné les institutions sociales autant que les habitudes culturelles et chacune de ces dimensions est critique. Dans un sens, l'une a trait au contenant et l'autre aux contenus de l'expérience du pluralisme.

III. L'AVENIR : LE CHEMIN DEVANT NOUS

Ceci m'amène au troisième et dernier sujet abordé ce soir, le chemin devant nous et la manière dont nous pourrions mieux prévoir et prévenir les éclatements et favoriser le progrès.

A. Questions institutionnelles

Au niveau institutionnel, nous pouvons commencer par explorer les structures de la gouvernance publique.

Permettez-moi d'abord de vous mettre en garde contre un espoir naïf selon lequel le simple avancement du concept de la démocratie pourrait nous permettre de réaliser nos objectifs. Ce n'est pas le cas. Le grand nombre de démocraties échouées, dont près de 40 pourcent des états membres des Nations Unies, devrait désenchanter l'utilisation de cette notion.

Trop souvent, on croit que la démocratie ne concerne que les élections, des majorités momentanées. Mais la gouvernance efficace est beaucoup plus que cela. Qu'arrive-t-il avant et après les élections? Comment les choix sont-ils encadrés et expliqués? De quelle manière la prise de décisions est-elle partagée pour que les dirigeants de différents horizons puissent gouverner interactivement au lieu que de petites cliques gouvernement gouvernent autocratiquement?

Nous devons outrepasser le simple mot « démocratie » si nous souhaitons construire le cadre d'un pluralisme efficace. Ceci signifie rédiger des constitutions plus efficaces, informées par la compréhension approfondie des systèmes politiques comparatifs. Cela signifie expliquer adéquatement ces arrangements, et les ajuster et les amender au besoin. Cela signifie séparer et équilibrer les pouvoirs, structurer des systèmes de fédéralisme multi-niveaux et souvent asymétriques, comme le Canada a appris à le faire. J'aimerais également soulever l'expérience de la plus grande démocratie, l'Inde, qui définit les droits constitutionnels spécifiques de huit groupes culturels distincts, une approche qui a été reprise en Malaisie. Et nous avons vu comment le Kenya et le Kirghizistan cheminent maintenant vers la décentralisation du pouvoir.

Tous ces arrangements institutionnels peuvent aider à résoudre des impasses politiques, renforcer la cohérence sociale et éviter les dangers du « gagnant qui remporte tout ». Ils peuvent offrir de multiples leviers d'influence sociale, permettant aux individus de tous horizons de sentir qu'ils ont « un intérêt dans la société », et qu'ils peuvent influencer les forces qui définissent leurs vies.

La manière dont nous définissons la citoyenneté est une donnée déterminante de cette histoire, mais elle est également nouvellement contestée. Même le concept bien établi que la citoyenneté appartient à tous ceux qui sont nés sur le territoire d'un pays donné a récemment été remis en question dans certains coins de l'Europe et des États-Unis, alors que les mentalités envers l'immigration s'intensifient.

Des systèmes juridiques et d'éducation indépendants sont également essentiels à l'efficacité du pluralisme, comme le sont les agents d'influence non gouvernementaux, soit les institutions de la société civile. Comme nous l'avons constaté, le Kenya présente une étude de cas positive à cet effet, alors que la société civile du Kirghizistan était largement marginalisée en temps de crise.

Les médias d'information indépendants sont un autre élément clé. C'est pourquoi notre Réseau s'implique depuis cinquante ans dans les médias de l'Afrique de l'Est et pourquoi l'Université Aga Khan prévoit y créer une École supérieure des médias et des communications.

La valeur des médias indépendants a récemment été résumée par un journaliste vétérinaire ghanéen, Kwame Karikari, qui a relaté : « ...leurs contributions remarquables aux élections pacifiques et transparentes du Bénin, du Cap-Vert, du Ghana, du Mali, de la Namibie, de l'Afrique du Sud et de la Zambie; aux transitions post-conflits...en Libéria, au Mozambique

et en Sierra Leone; et au respect des règles constitutionnelles...en Guinée, au Kenya et au Nigeria. »

Finalement, permettez-moi d'insister sur le fait que des institutions saines mettront à contribution le plus grand éventail possible d'énergies et d'idées. Elles optimiseront le potentiel méritocratique de chaque société afin que les opportunités récompensent la compétence, peu importe d'où ou de qui elle provient, indépendamment de la naissance, de la richesse, de la foi et du pouvoir physique.

B. Mentalité publique

Mais les réformes institutionnelles n'auront de sens durable que si la société est mentalement disposée à les soutenir.

La relation entre les variables institutionnelles et culturelles est profondément interdépendante. Nos mentalités définissent nos institutions. Et nos institutions nous définissent.

Notre perception du passé influence cette mentalité.

Un sens d'identité historique peut drastiquement enrichir nos vies. Mais nous savons également à quel point le dévouement myope envers « l'identité » peut empoisonner lorsque nous sommes dominés par des mauvais souvenirs, enracinés dans le conflit et la haine.

La marginalisation des peuples peut alors devenir un processus malin, poussant les peuples à se définir selon ce à quoi ils s'opposent. La question « qui suis-je » se transforme rapidement par « qui est mon ennemi ».

Certains règleraient ce problème par un acte volontaire d'amnésie publique, mais supprimer l'animosité produit souvent des explosions futures. Au Kenya, l'histoire nationale est largement absente du curriculum scolaire. Et, en l'absence d'une histoire partagée, les communautés divisées se nourrissent de leurs propres souvenirs fragmentés des injustices intertribales.

D'autre part, l'importance de confronter la mémoire se situe dans la catharsis, un processus de guérison émotionnelle. Comme nous le savons, le Processus de Vérité, Justice et Réconciliation a aidé les Sud-Africains à régler des divisions sociales profondes, tout comme l'a fait le Musée de la mémoire et des droits de l'Homme à Santiago, au Chili.

Alors que les sociétés parviennent à penser en termes pluralistes, je crois qu'elles peuvent apprendre une autre leçon de l'expérience canadienne, soit l'importance de résister à l'assimilation autant qu'à l'homogénéisation, à la subordination et à la dilution des cultures minoritaires d'une part, et d'autre part, tenter de créer un mélange d'identités nouvelles et transcendantes.

Selon moi, l'expérience canadienne suggère que l'identité en soi peut être pluraliste. Honorer l'identité d'une personne ne signifie pas rejeter celles des autres. L'un peut embrasser un certain héritage ethnique ou religieux tout en partageant un sentiment de fierté nationale ou régionale. Pour citer un exemple à propos, je crois qu'une personne peut vivre créativement et significativement en tant que musulman dévoué et Européen engagé.

Affirmer une identité particulière est un droit humain fondamental, ce que certains ont appelé « le droit d'être entendu. » Mais le droit d'être entendu implique l'obligation d'écouter, et, au-delà, une obligation proactive d'observer et d'apprendre. Certainement, l'un des tests les plus importants de leadership moral est d'observer si nos leaders œuvrent pour accroître les divisions, ou pour unir les différences.

Lorsque nous parlons de diversité, nous utilisons souvent la métaphore « d'harmonie » sociale. Mais nous pourrions aussi employer une autre comparaison musicale, une image adéquate alors que nous nous réunissons ce soir dans cette salle prestigieuse. Nous pourrions parler pas seulement « d'harmonie », du son d'une seule corde, mais aussi de « contrepoint ». En contrepoint, chaque voix suit une ligne mélodique distincte tout en faisant partie d'une seule œuvre d'art, entretenant des sentiments simultanés d'indépendance et d'appartenance.

Permettez-moi d'ajouter ceci : je crois que le défi du pluralisme n'est jamais totalement atteint. Le pluralisme est un processus et non un produit. C'est une mentalité, une manière de percevoir le monde diversifié et en changement.

Un environnement pluraliste est un kaléidoscope que l'histoire secoue chaque jour. Répondre au pluralisme est un exercice d'adaptation constante. Les identités ne sont pas figées dans le béton. L'idée que nous nous faisons de nos communautés doit aussi évoluer avec les vagues de l'histoire.

Alors que nous pensons au pluralisme, nous devrions être ouverts au fait qu'il puisse y avoir une « variété de meilleures pratiques », « diverses diversités » et « plusieurs pluralismes ».

En somme, ce que nous devons rechercher et partager est ce que j'ai appelé « une éthique cosmopolite », soit la disposition à accepter la complexité de la société humaine. Il s'agit d'une éthique qui équilibre les droits et les devoirs, d'une éthique pour tous les peuples.

Vous ne serez pas surpris de m'entendre dire qu'une telle éthique peut largement bénéficier des dimensions spirituelles de nos vies. Reconnaître l'immensité du Divin nous force à reconnaître nos limites humaines et la nature incomplète de notre compréhension.

À cet effet, l'incroyable diversité de la Création même peut être perçue comme un cadeau nous étant offert; pas comme une source d'anxiété, mais comme une source de réjouissance. Même la diversité de nos interprétations religieuses peut être perçue comme quelque chose à partager entre nous, et non quelque chose à craindre.

Dans cet esprit d'humilité et d'hospitalité, l'étranger sera accueilli et respecté au lieu d'être assujéti ou ignoré. Dans le Saint Coran, nous lisons ces paroles : « Ô humanité! Respectez vos engagements envers votre Dieu qui vous a créé d'une seule âme... [et] qui a réconcilié vos cœurs dans l'amour, pour que par Sa grâce vous soyez sauvés. »

Alors que nous nous efforçons d'atteindre cet idéal, nous reconnâtrons que l'autre est autant « présent » que « différent ». Et nous serons en mesure d'apprécier sa présence, et sa différence, comme des cadeaux pouvant enrichir nos vies.

Permettez-moi de conclure en insistant à nouveau sur l'urgence de ce défi. Nous sommes à un moment particulièrement complexe de l'histoire de l'humanité. Dans toutes les sociétés du monde, les défis de la diversité en apercent plus d'un. Mais la diversité a également la capacité d'inspirer.

La mission du Centre mondial du pluralisme est d'étudier de près ces défis, et d'y réfléchir. Ce sera un travail exigeant. Mais alors que nous avançons, nous espérons pouvoir discerner plus de prévisibilité et d'éviter plus efficacement ces conditions qui mènent aux conflits entre les peuples. Et nous espérons également que nous pourrons faire avancer ces institutions et les mentalités pour favoriser un engagement constructif.

Le monde que nous souhaitons n'est pas un monde où la différence est effacée, mais où la différence peut être une puissante force du bien, nous aidant à créer un nouveau sens de coopération et de cohérence dans notre monde, et à construire ensemble, une meilleure vie pour chacun.

Merci beaucoup.